



**HAL**  
open science

## Point de mire ou rythme du pire, la semaine comme temporalité paradoxale chez Flaubert

Marie-Astrid Charlier

► **To cite this version:**

Marie-Astrid Charlier. Point de mire ou rythme du pire, la semaine comme temporalité paradoxale chez Flaubert. Flaubert. Revue critique et génétique, 2017, 17, s.p. hal-03063118

**HAL Id: hal-03063118**

**<https://hal.science/hal-03063118>**

Submitted on 23 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License



**Flaubert**

Revue critique et génétique

17 | 2017

Microlectures (II)

---

## Point de mire ou rythme du pire, la semaine comme temporalité paradoxale chez Flaubert

Marie-Astrid Charlier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/2748>

ISSN : 1969-6191

### Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Ce document vous est offert par Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier



### Référence électronique

Marie-Astrid Charlier, « Point de mire ou rythme du pire, la semaine comme temporalité paradoxale chez Flaubert », *Flaubert* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 26 juin 2017, consulté le 23 mars 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/2748>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 mars 2021.



*Flaubert* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Point de mire ou rythme du pire, la semaine comme temporalité paradoxale chez Flaubert

Marie-Astrid Charlier

---

1 La Révolution française ainsi que les première et seconde révolutions industrielles impliquent dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle un bouleversement du régime d'historicité<sup>1</sup> qui passe par une crise de l'expérience du temps. Aux longs cycles dynastiques de l'Ancien Régime<sup>2</sup> se substitue une fragmentation du temps en une multitude de micro-temporalités. Les frontières entre vie privée et vie publique sont troublées et redéfinies par les nouveaux rythmes de la société post-révolutionnaire. Le mode de vie des individus est dicté par les temporalités propres aux groupes sociaux auxquels ils appartiennent. Synonyme d'éclatement du temps en une grande diversité de rythmes et de cycles, ce mouvement d'accélération se traduit par une préoccupation constante de l'emploi du temps, c'est-à-dire de l'organisation quotidienne et hebdomadaire des tâches, des espaces, des loisirs. La production textuelle du XIX<sup>e</sup> siècle en témoigne, des correspondances et journaux intimes aux périodiques et aux œuvres littéraires<sup>3</sup>. Par ailleurs, les sociabilités littéraires se construisent autour de rendez-vous hebdomadaires<sup>4</sup>. Avec sa « parlote littéraire » du dimanche, le Grenier des Goncourt est resté célèbre, tout comme les dîners Magny, les jeudis de Champrosay et les mardis de la rue de Rome.

PLANNING :

Heures	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche

2 De Balzac à Zola, les écrivains pensent volontiers leur travail en termes de semaine, qu'ils soient contraints par la publication dans la presse de leurs œuvres, littéraires ou critiques, ou qu'ils s'approprient cette organisation moderne du temps. Même Flaubert, pourtant peu versé dans les contraintes médiatiques, fait de la semaine une mesure du

temps essentielle à son travail de création. Sa correspondance en témoigne : lectures, écriture, rendez-vous divers sont souvent exprimés en fonction du rythme hebdomadaire. Ces modalités de l'expérience du temps moderne ont évidemment des conséquences sur les fictions littéraires et leurs représentations du temps.

- 3 Du côté du roman, le jour et la semaine deviennent en effet deux motifs complémentaires et récurrents : ils mesurent et ordonnent l'expérience temporelle des personnages, aussi bien à Paris qu'en province. Entre rituels et saccades, le jour et la semaine impriment de nouveaux rythmes à la temporalité romanesque et impliquent, par conséquent, un renouvellement de la narrativité. Entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle, certains romans portent ainsi, dès leur titre, la marque de ces nouvelles mesures du temps : *Une belle journée* d'Henry Céard (1881), *La Semaine d'Ursule* de Robert Caze (1885), puis *Les Dimanches de Jean Dézert* de Jean de La Ville de Mirmont (1908). Cependant, au-delà de l'effet-titre, le roman de mœurs contemporaines est depuis les années 1830 le genre privilégié du temps quotidien et hebdomadaire, surtout chez « les romanciers du réel »<sup>5</sup>. La semaine, qui nous occupera ici, s'y présente comme une temporalité paradoxale. Elle a d'une part une fonction de repère stable, notamment à Paris où la vitesse de la vie moderne emballe le temps vécu, et elle répartit progressivement temps du travail et temps du loisir<sup>6</sup>. La semaine ordonne ainsi l'emploi du temps des individus et scande les multiples rythmes sociaux. D'autre part, elle est souvent associée à des valeurs négatives : l'ennui, chez l'artiste et la bourgeoise, la lourdeur du temps qui passe, la longueur pénible du travail des ouvriers et des artisans.
- 4 Dans le roman flaubertien, le motif filé de la semaine fait partie intégrante de la temporalité des mœurs provinciales et parisiennes. Il participe à construire l'expérience temporelle des personnages mais il est aussi une des temporalités romanesques qui « ordonnent » le récit. Plus encore, le paradoxe de la semaine, telle qu'elle est vécue dans la fiction, se reverse sur le temps du récit qui la représente. À l'échelle du temps du roman, la semaine est en effet une durée *moyenne*, entre l'unité du jour et la longue durée mensuelle et annuelle. Aussi se situe-t-elle à la jonction entre linéarité et circularité. Elle est à la fois projet et stase, à-venir et rituel recommencé ; elle porte un futur qui se résout le plus souvent dans le déjà-vu, le déjà-fait, le déjà-dit. La semaine se présente donc comme une temporalité à plusieurs vitesses, composée de couches de temps parfois contradictoires. Elle se définit à la fois comme un temps de la permanence par le retour hebdomadaire du même et comme un temps de l'imminence. Telle tâche, telle activité, tel rituel sont bientôt sur le point de se (re)présenter : ils sont attendus, prévisibles, mais la durée qui séparent leurs manifestations fait germer la possibilité d'une modulation, d'un changement, d'une *occasion*. Rythme essentiel des sociabilités au XIX<sup>e</sup> siècle, la semaine est en effet un temps de l'attente, du désir et du potentiel pour l'individu. Mais, même remplie de tâches, de visites ou de rendez-vous, la semaine est aussi synonyme de vacuité existentielle en raison de sa répétition vécue comme mortifère.
- 5 Emma Bovary puis Frédéric Moreau sont pris dans cette temporalité paradoxale sur laquelle Flaubert fait reposer nombre de vertiges du temps, caractéristiques de sa poétique romanesque. Grâce à la microanalyse de quelques-unes des semaines flaubertiennes, nous nous attacherons à montrer que, dans *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale*, elles arrivent des épaisseurs de temps et synthétisent la complexité du temps vécu, fait de superpositions, de rémanences, de projections, d'effacement. Nous verrons ainsi que les multiples dimensions du temps se condensent et se mêlent dans la

temporalité hebdomadaire : temps sociaux, temps intime, temps historique et temps mémoriel.

## Rituels hebdomadaires : cadence bourgeoise, conquête sociale

- 6 Chez Flaubert, la fonction la plus visible de la semaine consiste à imprimer leur cadence aux sociabilités bourgeoises. Les Homais, les Dambreuse, les Arnoux, tous les couples bourgeois des romans flaubertiens ont *leur* jour de réception. Même les époux Bovary, pourtant isolés à Tostes, reçoivent, « le dimanche, quelque voisin à dîner »<sup>7</sup>. Là au moins, Emma échappe aux tête-à-tête quotidiens avec Charles dont elle ne supporte déjà plus « la conversation plate comme un trottoir de rue »<sup>8</sup>. La visite du dimanche est une lueur dans la semaine d'Emma, une lueur bien pâle qui relève d'une logique du *moins pire*. Car le rituel hebdomadaire se situe volontiers du côté de la rigidité – temporelle, morale, intellectuelle – que représente le retour inévitable du même. Le premier chapitre de *L'Éducation sentimentale* est emblématique à cet égard.
- 7 Sur « la Ville-de-Montereau », lorsque Frédéric rencontre Marie Arnoux, le paysage, les corps et les tissus sont des éléments structurant le texte. Le regard de Frédéric domine la narration, majoritairement descriptive, de sorte que l'espace et la chose vue composent et ordonnent le récit bien plus que la chronologie et la durée vécue. En amont et en aval de l'« apparition », le temps est comme suspendu à une durée sans amarre. Bientôt, alors que « le temps press[e] » pour obtenir « une invitation chez Arnoux »<sup>9</sup>, qu'« il faudr[a] la quitter tout à l'heure, irrévocablement »<sup>10</sup>, Frédéric se retrouve avec son domestique dans la diligence qui le mène à Nogent. Mais la mémoire du jeune homme prolonge le voyage en bateau :
- [...] tout son voyage lui revint à la mémoire, d'une façon si nette qu'il distinguait maintenant des détails nouveaux, des particularités plus intimes ; sous le dernier volant de sa robe, son pied passait dans une mince bottine en soie, de couleur marron ; la tente de coutil formait un large dais sur sa tête, et les petits glands rouges de la bordure tremblaient à la brise, perpétuellement<sup>11</sup>.
- 8 Point d'orgue de la phrase, l'adverbe « perpétuellement » désigne tout autant « les petits glands rouges » de la tente de coutil que le temps vécu par Frédéric, entre réminiscence et reviviscence. En effet, le travail de mémoire efface le micro-événement de la séparation, sur les quais de Surville, au profit de son prolongement par le rappel et l'invention mémoriels. Il faut attendre que Frédéric entre dans le salon de sa mère, à Nogent, pour que le temps intime, sur les chevaux des souvenirs et de l'imagination, soit rompu par le temps social :
- Elle recevait trois fois la semaine et donnait de temps à autre un beau dîner. [...] Quand il entra dans le salon, tous se levèrent à grand bruit, on l'embrassa ; et avec les fauteuils et les chaises on fit un large demi-cercle autour de la cheminée. M. Gamblin lui demanda immédiatement son opinion sur Mme Lafarge. Ce procès, la fureur de l'époque, ne manqua pas d'amener une discussion violente [...]<sup>12</sup>.
- 9 La rumeur, le on-dit, le brouhaha des discussions sorties des journaux, agitent le (demi-)cercle bourgeois de Madame Moreau et contrastent violemment avec la parole intérieure de Frédéric à laquelle le lecteur a eu majoritairement accès jusque-là. À la durée sans borne de la rencontre avec Marie Arnoux, s'oppose ici le rituel bourgeois où s'expriment sans surprise les opinions sur les faits du jour. En s'introduisant à l'un des rendez-vous

hebdomadaires de sa mère, Frédéric retrouve une temporalité ennuyeuse et un rythme mortifère qui le conduisent à quitter rapidement la réception pour retrouver son camarade Deslauriers. Mais, de la province à la capitale, la semaine est vécue de façon similaire chez Flaubert.

- 10 Les débuts à Paris de Frédéric seront également synonymes d'ennui, un ennui encore pensé en termes de semaine :

Ainsi les jours s'écoulaient, dans la répétition des mêmes ennuis et des habitudes contractées. Il feuilletait des brochures sous les arcades de l'Odéon, allait lire *la Revue des Deux Mondes* au café, entrait dans une salle du Collège de France [...]. Toutes les semaines, il écrivait longuement à Deslauriers [...]<sup>13</sup>.

- 11 Alors que, dans le roman de mœurs contemporaines, la vie parisienne signifie le plus souvent vitesse, découverte, rencontres et hasard, chez un Balzac par exemple, l'expérience de la capitale passe d'abord chez Flaubert par la monotonie et l'écoulement sans heurt des jours et des semaines. Même la correspondance privée de Frédéric est ordonnée par la logique hebdomadaire, laquelle commande aussi certains de ses loisirs, notamment la lecture. *La Revue des Deux Mondes*, bi-mensuelle, introduit une autre forme de périodicité dans l'emploi du temps de l'étudiant et constitue une des premières occurrences de la presse dans le roman. Le tempo médiatique apparaît en effet régulièrement dans le récit : par exemple, Hussonnet veut « transformer [*le Flambar*] en revue hebdomadaire » ; Deslauriers rêve à une Revue qui, « quand elle serait bien posée »<sup>14</sup>, deviendrait un journal quotidien. Or, pour y parvenir, Deslauriers prévoit que son ami « donn[e] un dîner une fois la semaine » car « on voudra y venir, ce sera un centre pour les autres, un levier pour [lui] ». Ainsi, « avant six mois, [...] [ils] tiendron[t] le haut du pavé à Paris »<sup>15</sup>. Se plier au temps médiatique signifie pour la jeunesse la possibilité d'une ascension, la promesse d'accéder aux sphères du pouvoir. En cela, le scénario est tout à fait balzacien et rappelle Rastignac, Lousteau, Lucien de Rubempré. Le traitement flaubertien du motif médiatique montre que recevoir et parvenir sont indissociables dans le Paris des années 1840. Par conséquent, le temps de la vie privée doit se fondre dans le temps médiatique, tous deux orientés pour les personnages vers la quête de leur *visibilité*, gage de leur réussite : être visible sur la scène littéraire, médiatique ou politique passe d'abord par le geste de se donner à voir dans son intimité, fabriquée certes pour être vue.

- 12 Avoir son jour, recevoir « une fois la semaine » participe dans *L'Éducation sentimentale* d'une prise de pouvoir, d'une conquête sociale, traitée comme une épreuve initiatique incontournable de la vie moderne. Tous les personnages *en vue* ont en effet leur jour : le mercredi chez les Dambreuse, le jeudi chez les Arnoux. Même la Maréchale se réjouit d'avoir le sien :

Bourgeoise déclassée, elle adorait la vie de ménage, un petit intérieur paisible. Cependant, elle était contente d'avoir « un jour » ; [...] voulait être « une femme du monde », s'en croyant une.<sup>16</sup>

- 13 Par l'intermédiaire de Pellerin, Flaubert ne manque pas de railler le lieu commun des « soirées intimes »<sup>17</sup> : « Malgré la gêne du ménage, on a un jour, – thé artistique où il se lit des vers. »<sup>18</sup>

- 14 Cependant, le rendez-vous hebdomadaire est aussi le support de construction des sociabilités, le moyen de se réunir entre amis, notamment pour les jeunes provinciaux isolés à la capitale. Dans la première partie du roman, Deslauriers « imagin[e] de réunir leurs amis communs [à Frédéric et lui] une fois la semaine. Ils arrivaient le samedi, vers neuf heures.<sup>19</sup> » Les rituels de la jeunesse des années 1840 apparaissent ici pétris de

romantisme mal dégrossi, coulés dans le moule de la bohème littéraire. Leur imaginaire, où se confondent Goethe, Chateaubriand, Scott et Balzac, est à l'image de leur mode de vie, velléitaire et confus. Leur rituel du samedi soir se présente comme l'anti-Cénacle des *Illusions perdues* de Balzac, intertexte récurrent dans le roman de Flaubert. On bavarde plus qu'on n'échange ; on invente des projets plus qu'on ne travaille ; on foment des plans pour parvenir plus qu'on ne crée. Eu égard au traitement du rythme hebdomadaire ailleurs dans *L'Éducation sentimentale*, c'est-à-dire par analogie avec le temps des bourgeois installés, le samedi soir des amis de Frédéric et Deslauriers peut être lu comme une première marque de leur progressive conversion à la morale, à l'ordre et au pouvoir. Leur emploi du temps, à la lettre, fait signe vers la troisième partie du roman, quand Sénécal rejoint les rangs de la répression et qu'il tue Dussardier, quand Pellerin devient photographe et quand Deslauriers commet « des excès de zèle gouvernemental »<sup>20</sup>. En cela, le rythme hebdomadaire a une fonction indicielle proleptique dans le roman de Flaubert.

- 15 Les caractéristiques rythmiques des sociabilités estudiantines et bourgeoises participent à définir les groupes et les individus en présence. La fixité et la permanence du rituel temporalise, en quelque sorte, le bégaiement intellectuel, la raideur morale et le blocage de la volonté des personnages. En somme, la *qualité* du rythme a du sens quant à la *qualité* des individus qui le suivent. Répétitifs, presque mécaniques, les rites font entendre en basse continue du récit le psittacisme bourgeois et battent la mesure d'une langue, celle du « Pignouf »<sup>21</sup>. En d'autres termes, la semaine est ici un marqueur de temporalité sociale mais aussi de sociolecte. Elle est un avatar du « tic-tac » inexorable que l'on entend dans les intérieurs bourgeois. – chez les Dambreuse comme chez les Arnoux<sup>22</sup> – mais elle est aussi une variation des tics de langage qui caractérisent les conversations de salon dans *L'Éducation sentimentale*.
- 16 Sous la plume de Flaubert, le motif de la semaine intervient pour construire l'expérience temporelle des personnages, qu'elle soit intime ou collective. Composée de rituels, la semaine semble bloquée dans la répétition du même, coincée en-deçà de tout récit en ce qu'il suppose un mouvement, progressif ou régressif. Entre le jour et les années, la semaine est une durée *moyenne* qui, dans le roman flaubertien, représente la stase et l'action velléitaire. À ce titre, elle est le support privilégié de l'à-plat narratif dont la fonction première est d'entamer l'ordre chronologique.

## La semaine sans histoire ou « l'anti-pyramide »

- 17 Quand elle signifie une durée et non plus un rythme, la semaine se pense et se formule en termes de longueur, de lourdeur, d'immobilité. On l'a vu avec les débuts parisiens de Frédéric ; c'est également le cas de la vie conjugale de la jeune Emma. Pour dire son ennui, elle-même et le narrateur privilégient la mesure quotidienne avec ses jours longs et lents. Aux jours sont associés les petits faits triviaux de la quotidienneté des époux :
- Ses expansions [de Charles] étaient devenues régulières ; il l'embrassait à de certaines heures. C'était une habitude parmi les autres, et comme un dessert prévu d'avance, après la monotonie du dîner<sup>23</sup>.
- 18 Les repas, surtout, lui sont insupportables et chaque jour présente son lot de détails *atroces*, grossis sous le regard d'Emma. Ces détails ne font qu'augmenter le mépris que son mari lui inspire : sa bouche qui suinte de graisse, ses pantoufles traînantes. La semaine, en revanche, n'est pas directement associée à l'image de Charles ; elle est plutôt une

temporalité intérieure au creux de laquelle Emma pense sa destinée, entre illusions et désillusions.

- 19 Quand le motif de la semaine apparaît, il peut s'accompagner du motif de la fenêtre et il est en tout cas associé aux rêveries. Même si nous étudierons plus loin le potentiel romanesque de la semaine chez Flaubert, nous pouvons observer que la parole intérieure d'Emma associe cette durée à une sortie du quotidien. Jour et semaine se complètent dans *Madame Bovary* pour dire à la fois l'inanité de la vie conjugale et, pour cette raison même, le désir de s'en extraire. Souvent à sa fenêtre, « le dimanche, du matin jusqu'à la nuit », elle voit « à la lucarne d'un grenier le profil maigre de M. Binet, penché sur son tour, dont le ronflement monotone s'éten[d] jusqu'au *Lion d'or* »<sup>24</sup>. Le mercredi, jour de marché à Yonville, Emma s'accoude à sa fenêtre et « s'amuse[e] à considérer la cohue des rustres »<sup>25</sup>, pour se divertir. Ailleurs, « elle compt[e] sur ses doigts combien de semaines lui rest[ent] pour arriver au mois d'octobre »<sup>26</sup> et, peut-être, à un nouveau bal de la Vaubyessard. Mais rien ne vient. Aussi est-elle « triste le dimanche, quand on sonn[e] les vêpres » : elle regarde « quelque chat sur les toits, marchant lentement » tandis que « la cloche, à temps égaux, continu[e] sa sonnerie monotone »<sup>27</sup>.
- 20 En tant que durée vécue, la semaine construit un temps sans histoire, c'est-à-dire sans saillance, sans événement qui puisse l'infléchir, encore moins la bousculer. Contrairement aux rites sociaux qui remplissent la semaine, la durée hebdomadaire est plutôt habitée par le vide et l'expérience d'une vacuité existentielle. À la fois rite et durée, la semaine construit dans le roman une dialectique entre le vide et le plein et exhibe ainsi le contraste entre le quantitatif (la multiplicité des tâches et des rendez-vous) et le qualitatif (l'absence de relief des jours). Sur le plan de la composition du roman, et si l'on reprend la célèbre métaphore flaubertienne de la pyramide<sup>28</sup>, le temps hebdomadaire est en quelque sorte anti-pyramidal. Durée plate, il empêche le jaillissement de l'événement. Plutôt, l'événement ne se formule jamais, chez Flaubert, en semaines pas plus qu'il ne s'y déploie. L'analyse du rapport entre temps hebdomadaire et temps historique est significative à cet égard.
- 21 Dans *L'Éducation sentimentale*, les chapitres consacrés à la révolution de février 1848 puis aux journées de juin ne portent aucune mention de la semaine qui se rapporterait à l'Histoire en marche. En effet, le temps se compte en heures lorsque sont représentés les 23, 24 et 25 février 1848. Aussi le temps du récit fait-il l'objet d'un allongement et d'un ralentissement remarquables<sup>29</sup>. Là aussi, on assiste à un « extraordinaire changement de vitesse », comme le soulignait Marcel Proust à propos de « l'énorme "blanc" » entre les chapitres V et VI de la troisième partie de *L'Éducation sentimentale*<sup>30</sup>. Le temps se déploie alors en fonction des coups, des tirs et des mouvements de foule : « à ce coup », « tout à coup », « éclater », « quelques minutes », « depuis quarante-huit heures », « à minuit », « le lendemain »<sup>31</sup>. Le temps de l'histoire se rétrécit et le récit en suit le mouvement confus, les retournements soudains afin de rendre compte du crépitement des heures. Soutenue par la palpitation du temps romanesque, la révolution apparaît comme le mélange de la force et de la confusion, de la multitude et du désordre. Puis le temps du récit accélère à nouveau pour synthétiser les mois qui séparent février de juin : « rien ne fut amusant comme l'aspect de Paris, les premiers jours », « vers le milieu du mois de mars », « le Citoyen employait ses jours à vagabonder dans les rues », « un matin ». Des « premiers jours » qui suivent février 1848, le récit passe progressivement à des jours indéfinis que le lecteur ne peut situer précisément sur le temps calendaire. Mais la temporalité se rétrécit et ralentit à nouveau pour accompagner les journées de juin 1848 :



« tout à coup », « de temps en temps [dans la même journée] », « vers neuf heures », « à dix heures », « le samedi ». Cependant, les journées de juin sont entrecoupées par le séjour à Fontainebleau de Frédéric et Rosanette. Temps du loisir et du tourisme relèguent alors au second plan le temps historique.

- 22 Loin du trouble parisien et des heures agitées de la répression, l'épisode de Fontainebleau accueille pourtant l'écho de l'Histoire en marche, certes en sourdine : « Des voyageurs, arrivés nouvellement, leur apprirent qu'une bataille épouvantable ensanglantait Paris »<sup>32</sup> ; « Quelquefois, ils entendaient tout au loin des roulements de tambour. C'était la générale que l'on battait dans les villages, pour aller défendre Paris »<sup>33</sup>. Mais, « le dimanche matin, Frédéric [it] dans un journal, sur une liste de blessés, le nom de Dussardier »<sup>34</sup>. Il décide alors de rentrer immédiatement à Paris. Si l'on replace l'idylle de Fontainebleau sur le calendrier de juin 1848, Frédéric et Rosanette y séjournent du vendredi 23 juin au dimanche 25 juin. En effet, ils partent « le lendemain » du jour où « le ministre des Travaux publics [a] [...] signé un arrêté qui invit[e] tous les citoyens entre dix-huit et vingt ans à prendre du service comme soldats, ou à partir vers les provinces, pour y remuer la terre »<sup>35</sup>. Le couple passe ainsi deux jours à visiter Fontainebleau et ses alentours : le château d'abord, puis un « bois de petits pins », « les hauteurs d'Aspremont » ; le lendemain, le 24 donc, « ils [vont] voir la Gorge-au-Loup, la Mare-aux-Fées, le Long-Rocher, la Marlotte ». Mais, à partir du 24, les repères temporels se noient dans le récit de l'escapade des amants. Il est alors question du « surlendemain »<sup>36</sup>, censé être le 25, puis d'« un jour »<sup>37</sup>, d'« une fois »<sup>38</sup>, puis d'« un jour »<sup>39</sup> encore, comme si le voyage se déroulait sur une durée indéfinie – celle, sans doute, du temps tel qu'il est vécu par les personnages. À l'imparfait duratif de surcroît, le récit fait apparaître une durée étale qui engloutit le repère chronologique. Pourtant, « le dimanche », quand Frédéric lit le journal, on n'est que le 25 juin et les amants rentreront dans la nuit à Paris. Or, dans le texte, le 25 juin correspond au « surlendemain » de leur arrivée, quand Frédéric et Rosanette « recommenc[ent] au hasard » leur déambulation autour de Fontainebleau. En aucun cas, il ne s'agit du « dimanche » où Frédéric lit un journal. Autrement dit, alors que le récit de l'épisode de Fontainebleau semble durer davantage que trois jours, ses bornes initiale et finale, marquées précisément au passé simple, contrarient le temps vécu et raconté. En effet, le séjour à Fontainebleau se déroule sur plus de jours que le calendrier n'en compte. Dans le rapport entre temps calendaire et temps du voyage, chronologie et temps vécu, se construit un des nombreux vertiges temporels du roman : la non correspondance, voire l'incohérence, entre le « temps monumental »<sup>40</sup> et le temps raconté.

- 23 Pareil au mouvement du ressac, le temps flaubertien emporte l'histoire dans l'écume des jours, la précision chronologique dans *le vague* de l'expérience temporelle, mêlée de faits et de fictions, mythologiques en l'occurrence avec l'évocation, par exemple, de Diane et des Titans :

[...] dans la mesure où le mythe s'installe au cœur du texte, l'analogie entre la Nature et la Révolution, ou plutôt la juxtaposition insolite de deux formes de cataclysme, fait ressortir le côté dérisoire des changements politiques et des agitations d'un jour, toute la futilité de la révolution<sup>41</sup>.

- 24 Ce caractère « dérisoire » de la révolution en marche est accentué dans le texte par le traitement presque insolent de la chrono-logie. Or c'est un détail du texte qui révèle la distorsion temporelle : « le dimanche ». Sans ce repère, sans la mention du jour de la semaine, le non respect de la chronologie de l'événement historique ne serait pas visible

et l'intention flaubertienne ne serait pas lisible quant à la représentation des journées de juin d'une part et la peinture de caractère de son personnage principal d'autre part.

- 25 Rappelée par la mention du « dimanche », la semaine n'est plus seulement, comme dans *Madame Bovary*, une durée plate, sans saillance et sans relief. À rebours de l'histoire, le temps hebdomadaire confond les jours, distord la chronologie, engloutit le calendrier au profit d'une certaine (et insoutenable) légèreté du temps qui passe, avec ses gouvernements renversés ou renforcés, ses révolutions futiles, ses hommes qui tombent. La semaine dit la mollesse de Frédéric, incapable d'agir dans et sur l'Histoire, mais, à sa décharge, elle exprime aussi la nonchalance profonde du Temps. Parce qu'elle est exclue de l'événement historique au profit des heures, voire des « quarts d'heure » (Proust), mais qu'elle s'étale pourtant *juste à côté*, triomphante finalement des derniers soubresauts de la révolution puis de la répression, la semaine produit un sens romanesque de l'histoire, à savoir une page blanche où rien ne vient véritablement s'inscrire. La métaphore de la page blanche est d'autant plus efficace pour penser la représentation flaubertienne de l'histoire si l'on pense à la dernière page du roman. Celui-ci s'achève sur un hors texte, sur un « blanc » du récit, l'épisode chez la Turque, lequel a eu lieu, aurait eu lieu, pendant les « vacances »<sup>42</sup> de 1837, « un dimanche »<sup>43</sup> précisément. Du dimanche de Fontainebleau au dimanche chez la Turque, la grande histoire et la petite se confondent dans un même blanc, un même effacement.
- 26 De *Madame Bovary* à *L'Éducation sentimentale*, la semaine en tant que durée se manifeste comme un temps de la vacance, à la lettre pour le dimanche chez la Turque, au figuré dans les autres cas. Vacance de l'histoire, par l'intermédiaire de l'idylle de Fontainebleau ; vacance des jours d'Emma suspendue à sa fenêtre, entre diversion extérieure et rêverie intérieure ; enfin, et l'on retrouve ici la semaine en tant que rituel, vacance collective et sociale sous le brouhaha des opinions et le spectacle des postures. Que reste-t-il alors de la semaine, sinon une autre forme du « blanc » flaubertien, un blanc traversant ici et là le temps romanesque ?

## Le roman de la semaine : l'appétit *hebdovore* d'Emma

- 27 Flaubert développe un troisième et dernier aspect de la semaine dans *Madame Bovary*. Bien que composé de rituels bourgeois ennuyeux et de durée plate, le temps hebdomadaire y est aussi synonyme d'attente, de désir, de projection, de souvenirs. Sur le fil entre actualité et virtualité, les semaines d'Emma sont aussi une promesse romanesque qui alimente son imaginaire et sa mémoire. En ce sens, elles s'articulent à ses lectures, celle des journaux auxquels elle est abonnée, « *la Corbeille* » et le « *Sylphe des femmes* ». Au temps médiatique se superpose le temps du désir, lequel non seulement suit un tempo similaire, la mesure hebdomadaire, mais partage ses images, ses métaphores et son discours avec la presse féminine de l'époque.
- 28 La première occurrence d'une semaine de rêve(s) suit immédiatement le bal de la Vaubyessard, narré selon la mesure des heures dans le chapitre VIII de la première partie du roman :
- Ce fut donc une occupation pour Emma que le souvenir de ce bal. Toutes les fois que revenait le mercredi, elle se disait en s'éveillant : « Ah ! il y a huit jours... il y a quinze jours..., il y a trois semaines, j'y étais ! »<sup>44</sup>.

- 29 Longtemps, Emma rêve à la Vaubyessard et son marquis, au point qu'à date *hebdomadaire*, elle se les rappelle comme une ritournelle, avec son refrain insistant. Ce souvenir fétiche imprime un rythme aux jours d'Emma, tendus en arrière vers le fameux mercredi du bal et en avant vers les prochains mercredis qui le re-présenteront. D'ailleurs, c'est précisément à cette époque qu'elle s'abonne aux revues évoquées plus haut, quelques temps après le bal qui a entrouvert la porte des chimères. Devenue avide de récits romanesques sur Paris – « plus vague que l'Océan »<sup>45</sup> –, Emma consomme « les compte rendus de premières représentations, de courses et de soirées », « les modes nouvelles, l'adresse des bons tailleurs, les jours de Bois ou d'Opéra »<sup>46</sup>. Bref, elle dévore des yeux les rituels sociaux de la capitale, de semaine en semaine, au rythme de la publication périodique des revues. À partir du mercredi de la Vaubyessard, son appétit *hebdomadaire* ne fera ainsi que se développer, des dimanches de Yonville jusqu'aux jeudis de Léon à Rouen.
- 30 Lorsqu'ils emménagent à Yonville-l'Abbaye, Emma et Charles sont assez rapidement reçus chez les Homais, pour *leurs* dimanches soir. Mais ce rituel social ennuyeux se change en point de mire pour Emma et le jeune Léon après qu'ils se sont rencontrés :
- Il ne venait pas grand monde à ces soirées du pharmacien, sa médisance et ses opinions politiques ayant écarté de lui successivement différentes personnes respectables. Le clerc ne manquait pas de s'y trouver. Dès qu'il entendait la sonnette, il courait au-devant de madame Bovary, prenait son châle, et posait à l'écart, sous le bureau de la pharmacie, les grosses pantoufles de lisière qu'elle portait sur sa chaussure, quand il y avait de la neige<sup>47</sup>.
- 31 Jusque-là associé à l'ennui parce qu'il incarnait la mollesse de la vie de province, le dimanche change désormais d'aspect. Désiré et désirable, il est une lueur vers laquelle se projettent les futurs amants. Si l'imparfait domine la narration flaubertienne, surtout lorsqu'elle raconte les jours et les semaines, il est remarquable que le passé simple vienne bientôt rompre la monotonie du temps vécu, « un dimanche de février » :
- Ce fut un dimanche de février, une après-midi qu'il neigeait. Ils étaient tous, M. et madame Bovary, Homais et M. Léon, partis voir, à une demi-lieue d'Yonville, dans la vallée, une filature de lin que l'on établissait<sup>48</sup>.
- 32 Tandis que « rien n'[est] moins curieux que cette curiosité », que Homais parle sans discontinuer, ce dimanche-là, Emma s'ouvre au désir qu'elle a du jeune clerc :
- Pendant qu'elle le considérait, goûtant ainsi dans son irritation une volupté dépravée, Léon s'avança d'un pas. Le froid qui le pâlisait semblait déposer sur sa figure une langueur plus douce ; entre sa cravate et son cou, le col de la chemise, un peu lâche, laissait voir la peau ; un bout d'oreille dépassait sous une mèche de cheveux, et son grand œil bleu, levé vers les nuages, parut à Emma plus limpide et plus beau que ces lacs des montagnes où le ciel se mire<sup>49</sup>.
- 33 Sous les bavardages ordinaires du dimanche, Emma fait l'expérience, décrite par Roland Barthes, de « l'intermittence [...] érotique : celle de la peau qui scintille entre deux pièces [...], entre deux bords »<sup>50</sup>. En effet, se superposent ici la visite en groupe d'une filature banale, qui n'appelle rien chez la jeune femme, et la violence de son désir, que manifeste son regard avide du corps de Léon : « un bout d'oreille », « une mèche de cheveux », « son grand œil bleu ». Ce dimanche de février synthétise les deux aspects complémentaires – bien qu'antithétiques – des dimanches de *Madame Bovary* : rituel social abrutissant et ennuyeux d'une part, micro-aventure romanesque, silencieuse et intérieure, d'autre part.
- 34 C'est encore au rythme des semaines que Flaubert représente le projet de fuite de Rodolphe et Emma :

C'était le mois prochain qu'ils devaient s'enfuir. [...] Il voulut avoir encore deux semaines devant lui, pour terminer quelques dispositions ; puis au bout de huit jours, il en demanda quinze autres ; puis il se dit malade ; ensuite il fit un voyage ; le mois d'août se passa, et, après tous ces retards, ils arrêterent que ce serait irrévocablement pour le 4 septembre, un lundi<sup>51</sup>.

- 35 Entre projection et retardement, le temps hebdomadaire est habité par un à-venir au bout duquel scintille un point de mire synonyme de sortie du quotidien. Cependant, associée à des valeurs négatives partout ailleurs dans le roman, la semaine est précisément le signe de l'échec ou plutôt de l'avortement prochain du projet amoureux. Pour le lecteur, la semaine est un indice, celui de la virtualité de l'événement projeté. Le caractère indiciel de la mesure hebdomadaire est confirmé par le calendrier de la fuite. Les amants imaginent fuir « le 4 septembre », « un lundi » précise le texte. Premier jour de la semaine, le lundi signifie un recommencement et se charge de nouveaux horizons – certes à court terme, à la petite semaine. Or Emma reçoit la lettre de rupture de Rodolphe la veille de leur départ, c'est-à-dire le dimanche 3 septembre. Une fois encore, le dimanche constitue un événement intime de la vie d'Emma : plongée dans une crise nerveuse profonde, elle reste alors alitée plus d'un mois.
- 36 Le dimanche incarne dans *Madame Bovary* le paradoxe du temps hebdomadaire chez Flaubert, à la fois durée sans histoire, lénifiante, mortifère, et événement intime en puissance. En ce sens, le dimanche synthétise deux des versants de la poétique flaubertienne du roman : l'écriture de la quotidienneté et l'aventure romanesque. Entre fin de semaine et seuil d'une nouvelle, le dimanche fait se rencontrer la vie plate d'Emma et le possible événement romanesque. Bientôt, cependant, le paradoxe du dimanche se transporte sur la journée du jeudi.
- 37 Lorsqu'elle retrouve Léon à Rouen, pendant la représentation de *Lucie de Lammermoor*, Emma lui fait « la promesse de trouver bientôt, par n'importe quel moyen, l'occasion permanente de se voir en liberté, au moins une fois la semaine »<sup>52</sup>. Pour cela, elle feint de se passionner pour le piano au point de prendre des cours à Rouen :
- Et voilà comment elle s'y prit pour obtenir de son époux la permission d'aller à la ville, une fois la semaine, voir son amant. On trouva même, au bout d'un mois, qu'elle avait fait des progrès considérables<sup>53</sup>.
- 38 Les jeudis de Rouen, en compagnie de Léon, rythment désormais la narration et représentent un horizon désirable à l'échelle du temps vécu d'Emma. Le chapitre V de la troisième partie s'ouvre en effet sur cette phrase simple, « C'était le jeudi »<sup>54</sup>. Le présentatif à l'imparfait ainsi que l'article défini impriment à la journée du jeudi un caractère duratif et itératif. Non seulement le jeudi s'étire dans le temps (ralenti) du récit mais son retour hebdomadaire crée une durée *sine die*, si l'on peut dire, une durée qui, sans borne finale, *romantise* le temps vécu d'Emma. En effet, parce que le temps est compté pour les amants, le jeudi est dramatisé de telle sorte qu'il emporte les semaines d'Emma dans un élan romanesque :
- Puis les paroles, après les baisers, se précipitaient. On se racontait les chagrins de la semaine [...]. Ils retrouvaient les meubles à leur place, et parfois des épingles à cheveux qu'elle avait oubliées, l'autre jeudi, sous le socle de la pendule<sup>55</sup>.
- 39 Il n'est pas anodin qu'Emma oublie ses épingles à cheveux sous la pendule. Porté par les épingles qui connotent la chevelure détachée, le motif sexuel rencontre le motif de l'heure qui tourne et sépare bientôt les amants. La temporalité hebdomadaire des rendez-vous et le moment de l'union charnelle entrent en collusion « sur le socle de la pendule » afin de dramatiser l'écart insoluble entre « les chagrins de la semaine » et les

retrouvailles clandestines. Or le fait qu'Emma oublie ses épingles crée aussi bien une durée dérisoire qu'une promesse de recommencement – elle les retrouvera le prochain jeudi. Oublier ses épingles, c'est laisser un détail, qui vaut pour elle-même, hors de la quotidienneté de Yonville, et c'est élire le jour – adultère – au détriment de la semaine – conjugale. Pourtant, pareil au dimanche de la rupture avec Rodolphe, le jeudi de Léon, qui sonnait comme une fenêtre ouverte sur l'aventure et la passion amoureuses, se ferme bientôt sur les règles de la vie pratique, c'est-à-dire sur la loi du « temps monumental » (Ricoeur), social et économique.

- 40 Tandis qu'elle est tout entière à ses jeudis rouennais, un autre rythme hebdomadaire s'y superpose et devient de plus en plus pressant : les visites de Lheureux. Depuis le début de la deuxième partie du roman jusqu'à la fin de la troisième, le quotidien d'Emma est aussi rythmé par le retour de l'usurier qui, chaque semaine, vient lui vendre objets et vêtements à la mode puis la presser de rembourser ses dettes, enfin l'acculer jusqu'au suicide<sup>56</sup>. Or le drame d'Emma se précipite un jeudi lorsque, pendant son absence, un billet « tomb[e] par hasard » entre les mains de Charles. Pendant qu'Emma coule à Rouen des heures heureuses, le billet tombé le même jour à Yonville claque la porte à ses « fantaisies réalisables »<sup>57</sup>. À partir de ce jeudi-là, le passage des semaines n'est qu'un sursis illusoire incarné par le rétrécissement de la mesure du temps dans le récit.
- 41 Rattrapée par un jugement qui la somme de payer huit mille francs « dans vingt-quatre heures pour tout délai »<sup>58</sup>, Emma « par[t] pour Rouen, le lendemain dimanche, afin d'aller chez tous les banquiers dont elle conn[âit] le nom »<sup>59</sup>. Mais elle s'en retourne « à quatre heures »<sup>60</sup> à Yonville, n'ayant pu obtenir de l'aide de la part de Léon. Le lendemain, un lundi donc, une affiche jaune placardée dans la petite ville de province annonce que tout le mobilier d'Emma est à vendre : « qu'elle avouât ou n'avouât pas, tout à l'heure, tantôt, demain, il [Charles] n'en saurait pas moins la catastrophe ; donc, il fallait attendre cette horrible scène et subir le poids de sa magnanimité »<sup>61</sup>. Le temps du récit ralentit alors pour laisser se déployer ces heures d'attente : elle court chez Binet, puis chez la mère Rolet, enfin chez Rodolphe, toujours en vain. Tandis que le soir tombe, Emma se rend à la pharmacie d'Homais où elle subtilise l'arsenic. La scène de l'agonie d'Emma Bovary commence donc un lundi soir pour s'achever dans la nuit.
- 42 Si l'on repense ce calendrier par rapport aux aventures d'Emma, le travail que Flaubert effectue sur le sens des jours permet de considérer la mort de la jeune femme à nouveaux frais. Le lundi du suicide d'Emma fait écho au lundi manqué, le lundi 4 septembre qui, dans la deuxième partie, devait emporter la jeune femme et Rodolphe vers de nouveaux horizons. D'ailleurs, ce même lundi, dans une ultime tentative pour échapper à « la catastrophe », Emma part pour la Huchette afin d'obtenir l'aide de Rodolphe. Le lundi qui n'a pas eu lieu dans la partie précédente est en quelque sorte reporté à la fin du roman, le jour même du suicide d'Emma. À distance, Emma aura eu *son* lundi, celui des nouveaux horizons et de l'aventure romanesque – mélodramatique ici. Le « rire atroce, frénétique, désespéré »<sup>62</sup> d'Emma peut aussi être entendu comme un pied-de-nez cynique à tous ses dimanches manqués, à tous ses derniers jours de la semaine au cours desquels ses désirs ne se sont pas incarnés. Cette fois, Emma est parvenue à passer *son* dimanche et à transformer ce qui devait être un autre lundi gris, monotone, conjugal, en une page de roman avec son « affreux goût d'encre »<sup>63</sup>. Charles, Léon et Rodolphe accompagnent ainsi tour à tour les dernières heures d'Emma et habitent son dernier jour, le temps de *son* roman, qu'elle aura finalement eu, *comme une autre*.

- 43 Avoir son jour et avoir son roman se confondent dans *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale*. Le rythme hebdomadaire participe en effet à mettre en relief certains jours qui cadencent le temps vécu des personnages. Mais, d'un personnage à l'autre, le jour choisi aboutit toujours à un mauvais roman : roman bourgeois avec ses rituels ; roman de la jeunesse parvenue avec ses conquêtes ; roman historique avec ses « quarts d'heure » révolutionnaires qui ne s'impriment pas dans la durée ; roman sentimental avec son drame (finalement) ordinaire d'une femme de province. Cependant, dans la durée qui sépare leur jour du prochain, les personnages ne vivent pas selon la modalité de l'avoir mais ils *sont*, simplement, banalement, sans histoire. Si la semaine en tant que rite fait saillir des jours dont l'éclat n'est qu'illusoire, la durée hebdomadaire, elle, engloutit, avale, arrime à elle chaque aspérité, modulation, occasion qui se présente au-devant des personnages. Aussi Flaubert crée-t-il une temporalité paradoxale, selon que la semaine est représentée comme un rite ou comme une durée. Au rite appartiennent l'avoir et le mauvais roman, faussement romanesque, platement mélodramatique, exhibé en tant que tel par l'ironie flaubertienne ; à la durée, en revanche, appartiennent l'être et le roman qui ne repose *sur rien* d'autre que le temps qui passe, sans sommet, sans pyramide. Du rite à la durée, la semaine flaubertienne incarne les misères (sans splendeurs) du temps moderne : le triomphe de l'avoir, bête et méchant, et l'effacement de l'être, qui passe sans faire histoire.

## NOTES

1. Nous adoptons ici la définition de François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, coll. « Points », Seuil [2003], Paris, 2012, p. 37-38 : « Simple outil, le régime d'historicité ne prétend pas dire l'histoire du monde passé, et moins encore de celui à venir. [...] Partant de diverses expériences du temps, le régime d'historicité se voudrait un outil heuristique, aidant à mieux appréhender, non le temps, tous les temps ou le tout du temps, mais principalement des moments de crise du temps, ici et là, quand viennent, justement, à perdre de leur évidence les articulations du passé, du présent et du futur. »
2. Pour une analyse détaillée des relations entre vie privée et vie publique à partir de la Révolution, nous renvoyons à l'article de Lynn Hunt, « Révolution française et vie privée », dans *Histoire de la vie privée, 4. De la Révolution à la Grande Guerre*, Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), coll. « Points Histoire », Seuil [1987], Paris, 1999, p. 19-46.
3. Voir l'article de Marie-Ève Thérenty, « Montres molles et journaux fous », *CONTEXTES* [En ligne], 11 | 2012, mis en ligne le 17 mai 2012, consulté le 24 septembre 2016. URL : <http://contextes.revues.org/5407> ; DOI : 10.4000/contextes.5407.
4. Voir Anthony Glinoe et Vincent Laisney, *L'Âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, Paris, 2013.
5. Jacques Dubois, *Les Romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, coll. « Points », Seuil, Paris, 2000.
6. Voir Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Aubier, Paris, 1995.
7. Gustave Flaubert, *Madame Bovary* [1857], Charpentier, Paris, 1877, p. 45.
8. *Ibid.*

9. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869], édition de Pierre-Marc de Biasi, Le Livre de Poche, Paris, 2002, p. 52.
10. *Ibid.*, p. 51.
11. *Ibid.*, p. 52.
12. *Ibid.*, p. 55.
13. *Ibid.*, p. 75.
14. *Ibid.*, p. 283.
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*, p. 578.
17. Voir Gustave Flaubert, *Carnets 2*, cité par Pierre-Marc de Biasi, dans *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 202, note n° 1.
18. *Ibid.*, p. 202.
19. *Ibid.*, p. 114.
20. *Ibid.*, p. 622 : « Pour se laver un peu du ridicule, il [Deslauriers] s'était compromis dans sa préfecture par des excès de zèle gouvernemental. On l'avait destitué. Il avait été, ensuite, chef de colonisation en Algérie [...] » / « Pellerin, après avoir donné dans le fouriérisme, l'homéopathie, les tables tournantes, l'art gothique et la peinture humanitaire, était devenu photographe [...]. »
21. Nous renvoyons à l'ouvrage de Philippe Dufour, *Flaubert et le Pignouf: essai sur la représentation romanesque du langage*, coll. « L'Imaginaire du texte », Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 1993.
22. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 67 : « [...] et l'on entendait le tic tac d'une grande horloge. » ; *ibid.*, p. 269 : « [...] on entendait le tic tac de la pendule avec la crépitation du feu. »
23. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 47.
24. *Ibid.*, p. 109.
25. *Ibid.*, p. 139-140.
26. *Ibid.*, p. 68.
27. *Ibid.*, p. 69.
28. Gustave Flaubert, *Correspondance*, édition de Jean Bruneau et Yvan Leclerc, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 2007, p. 228 : « C'est trop vrai et, esthétiquement parlant, il y manque : la fausseté de la perspective. À force d'avoir bien combiné le plan, le plan disparaît. Toute œuvre d'art doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide, ou bien la lumière doit frapper sur un point de la boule. », lettre à Mme Roger des Genettes, le 8 octobre 1879.
29. Aussi remarquable en fait que la célèbre accélération du chapitre VI de la troisième partie : « Il voyagea. Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Il revint. Il fréquenta le monde, et il eut d'autres amours encore. », Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 615.
30. Marcel Proust, « À propos du "style" de Flaubert », *NRF*, n° 76, 1<sup>er</sup> janvier 1920 : « À mon avis la chose la plus belle de *L'Éducation sentimentale* ce n'est pas une phrase mais un blanc [...] "Et Frédéric, béant, reconnut Sénécal." Ici un "blanc", un énorme "blanc" et, sans l'ombre d'une transition, soudain la mesure du temps devenant au lieu de quarts d'heure, des années, des décades [...] extraordinaire changement de vitesse, sans préparation. »
31. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 423-438.
32. *Ibid.*, p. 481.
33. *Ibid.*, p. 487.
34. *Ibid.*, p. 491-492.
35. *Ibid.*, p. 472-473. C'est-à-dire le 22 juin.
36. *Ibid.*, p. 481.
37. *Ibid.*, p. 484.

38. *Ibid.*, p. 485.
39. *Ibid.*, p. 487.
40. Paul Ricœur, *Temps et récit, 2. La configuration du récit de fiction*, coll. « Points », Seuil [1984], Paris, 1991.
41. Victor Brombert, « Lieu de l'idylle et lieu du bouleversement dans *L'Éducation sentimentale* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 23, 1971, p. 283.
42. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 625.
43. *Ibid.*, p. 626.
44. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 61.
45. *Ibid.*, p. 63.
46. *Ibid.*, p. 62.
47. *Ibid.*, p. 107.
48. *Ibid.*, p. 110.
49. *Ibid.*, p. 111.
50. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Seuil, Paris, 1973, p. 19.
51. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, *op. cit.*, p. 218.
52. *Ibid.*, p. 286.
53. *Ibid.*, p. 288
54. *Ibid.*, p. 289.
55. *Ibid.*, p. 292.
56. *Ibid.*, p. 301 : « Il [Lheureux] revint la semaine suivante [...]. » ; puis, p. 302-303 : « [...] mais le quatrième [billet], par hasard, tomba dans la maison un jeudi, et Charles, bouleversé, attendit patiemment le retour de sa femme pour avoir des explications. » ; p. 314 : « Ce sera la semaine prochaine... Qu'il attende... oui, la semaine prochaine ! ».
57. *Ibid.*, p. 302.
58. *Ibid.*, p. 323.
59. *Ibid.*, p. 328.
60. *Ibid.*, p. 330.
61. *Ibid.*, p. 337.
62. *Ibid.*, p. 361.
63. *Ibid.*, p. 349.

---

## RÉSUMÉS

Dans ses romans de mœurs contemporaines, Flaubert développe une poétique du temps moderne au sein de laquelle le rythme hebdomadaire cristallise des expériences temporelles a priori contradictoires. Entre rite et durée, le motif de la semaine se présente tantôt comme un support de représentation de la mécanique – temporelle, intellectuelle et morale – bourgeoise, tantôt comme une ligne de fuite, à la lettre, vers le romanesque et l'aventure. Grâce à la microanalyse de quelques-unes des semaines flaubertiennes, nous nous attacherons à montrer que, dans *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale*, elles arriment des épaisseurs de temps et synthétisent la complexité du temps vécu, fait de superpositions, de rémanences, de projections, d'effacement. La semaine flaubertienne problématise ainsi les liens entre temps historique, social et intime.



In his novels on contemporary mores Flaubert develops a poetics of modern times in which the weekly rhythm crystallizes temporal experiences that are a priori opposed. Between rite and duration, the motif of the week appears either as a support for the representation of the bourgeois mechanism - temporal, intellectual, moral -, or literally as a vanishing point toward romance and adventure. With the microanalysis of several of Flaubert's weeks, we shall strive to show that in *Madame Bovary* and *L'Éducation sentimentale* they convey densities of time and synthesize the complexity of real time, consisting of layering, persistences, projections, erasings. Flaubert's week also raises the issue of the relations between historical, social, and private time.

## INDEX

**motcle** Madame Bovary, L'Éducation sentimentale, rythme, périodicité, temporalités, ennui, romanesque

**Keywords** : Madame Bovary, L'Éducation sentimentale, rhythm, periodicity, temporality, boredom, romantic

## AUTEUR

**MARIE-ASTRID CHARLIER**

Université Paul-Valéry Montpellier 3, RIRRA 21